

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

JOURNAL DU DIMANCHE

Revue Littéraire, Artistique et de Modes

VOL. I.

MONTREAL, SAMEDI 10 MAI 1884.

No. 21.

LE
MONITEUR du COMMERCE

(Quatrième Année)

REVUE

des Marchés, de la Finance, de l'Industrie et des Assurances.

ABONNEMENT:

Canada et Etats-Unis, - \$2.00

6 mois, - - - - - 1.00

3 mois, - - - - - 50

Le numéro, - - - - - 10

Europe, - - - - - 18 frs

LE
JOURNAL DU DIMANCHE

REVUE

Littéraire, Artistique, et de Modes

ABONNEMENT:

Canada et Etats-Unis, - \$2.00

6 mois, - - - - - 1.00

3 mois, - - - - - 75

Le numéro, - - - - - 5

Europe, - - - - - 18 frs

Bureau: 43 RUE SAINT-GABRIEL, MONTREAL.

M. E. DANSEREAU, GERANT.

Le Journal du Dimanche

SAMEDI, 10 MAI 1884.

Le magnifique numéro spécial que nous préparons à l'occasion du cinquantième de notre fête nationale sera véritablement une œuvre d'art. Il sera illustré de nombreuses gravures représentant toutes les scènes de la Calévaude historique, les tournois, etc., faites d'après les dessins-modèles que les organisateurs de la fête ont mis à notre disposition.

Dans le but de plaire à nos abonnés, nous ferons parvenir gratuitement ce numéro exceptionnel à tous ceux d'entre eux qui sont en règle avec l'administration ou qui nous enverront le montant de leur abonnement pour un an avant le vingt de ce mois.

MAL.

La forêt reverdit; les arbres résineux
Versent d'âcres senteurs à la brise matinée;
L'herbe verdoie aux flancs des coteaux lumineux;
Le papillon voltige et l'abeille butine.

L'air est lourd de l'odeur des lilas radieux;
Le soprano des bois sous les branches lutine,
Et sur les chauds guérêts, les flots mélodieux,
Tourbillonne au soleil une brume argentine.

Le sol des prés frémit, sentant germer les blés;
On savoure partout mille bruits modulés
Qui montent des vallons, des grèves et des landes.

La nature a drapé son manteau de vermeil,
Et, rajeunie, après six long mois de sommeil,
De fleurs et de parfums fait au ciel des offrandes.

W. CHAPMAN.

SOUS MES SAPINS.

APRÈS CINQ ANS D'ABSENCE.

A M. L'ABBÉ E. V. DION.

Et s'être vu longtemps, c'est presque s'être aimé!

ALEX. GUÉRAUD.

"Salut, ô mes sapins! doux et paisible ombrage,
Où je venais m'asseoir pour rafraîchir mon front;
A ma muse attristée et pleurant sous l'orage,
L'exil parut bien long!

"Vous n'avez pas changé! vous semblez pleins de sève!
Comme vous balancez vos vigoureux rameaux!
Vous n'avez donc rien que l'âge vous enlève,
Vous me semblez plus beaux!

"Vous conservez encore vos enivrants murmures,
Vos parfums résineux, vos senteurs d'autrefois;
Et l'oiseau vient toujours, sur vos noires ramures,
Faire entendre sa voix.

"Que vos destins sont beaux! La main qui vous rassemble,
Vous unit à jamais par des liens secrets,
Chacun a du soleil, et vous mourez ensemble
Dans les mêmes bosquets.

"Oh! moi, j'ai bien souffert! au milieu du cortège
De mes rêves fleuris je marchais souriant,
Quand un jour, mutilé, tout sanglant, sur la neige
Dieu me jeta mourant.

"Comme un oiseau blessé par une main cruelle,
L'aveugle débris humain, je m'en vas chancelant,
Et, regardant le ciel, je traîne de mon aile
Le lambeau pantelant.

"Mais quoi! j'entends gémir dans ta cime mouvante,
O vieil athlète aux bras musculeux et branis!
Dis-moi quels sont ces cris? cette plainte touchante?
Pleure-t-on dans les nids?..."

— Oni, dans les nids on pleure! Existe-t-il sur terre
Un recoin à l'abri des griffes du vautour
De l'amère Douleur tout être est tributaire;
Chacun paye à son tour.

"La Mer a ses sanglots, et la lame ses plaintes;
Le printemps son automne, et l'été son hiver;
Le roseau ses soupirs, le chêne ses étirements,
Et le tombeau son ver.

"Chaque cœur a son deuil, chaque âme a sa souffrance,
Le bonheur né d'hier n'a pas de lendemain;
Mais, pour sécher son front, l'homme a l'Espérance.
Au terme du chemin.

"Mais nous, pauvres sapins, enfants de la Nature!
Nos jours de soleil ont leur couchant ici-bas;
Le ciel n'est pas pour nous! Et les maux qu'on endure,
Ne se couronnent pas.

"On déchire nos flancs pour panser les blessures,
Notre hanne guérit: Qu'importe notre mort!
Hélas! il faut souffrir ces profondes morsures,
Sans nous plaindre du sort.

"Quand sévit l'ouragan, nous inclinons la tête,
En voyant nos rameaux, tout tordus, tout broyés,
Nous ne maudissons pas le bras de la tempête;
Nous serions foudroyés.

"Quand nous aurons blanchi sous les frimas de l'âge,
L'oiseau, seul, gardera le souvenir béni!
Il pleurera longtemps la branche solitaire
Qui balançait son nid.

"Il aimera toujours, avec idolâtrie,
La chanson du feuillage au matin d'un beau jour,
Car l'arbre est pour l'oiseau, le berceau, la patrie,
Le refrain et l'Amour.

"Quelle terreur pour nous! Notre sève se glace!
Quand sur les nids tremblants s'abattent les corbeaux;
Ces méchants, sans pitié, ces assassins de race,
Nous laissent des tombeaux.

"Venez, vous qui souffrez, sous notre vert feuillage!
Nous avons peu d'amis, en ce monde jaloux.
Nous pleurerons ensemble, et dans notre langage,
Nous prierons Dieu pour vous..."

Chers sapins! tous vos maux ne sont que des chimères,
Puisque Dieu mêle encor à vos sèves amères
Quelques gouttes de miel.
Vous êtes les heureux! Ne montrez pas d'envie!
Hélas! si vous saviez ce que pèse la vie,
Au malheureux mortel!

Soyez toujours l'asile où le pauvre poète,
Lassé des bruits du Monde, et cherchant la retraite,
Puisse essayer son front;
Mêlant votre murmure à ses vagues tristesses,
Son cœur plein vibrera, sous vos douces caresses,
Comme un accord profond.

Je ne vous verrai plus! Je sens ma jambe lasso,
Et du destin cruel, qui m'étreint et m'enlace,
Je dois subir la loi.

Mais quand je dormirai dans mon noir sarcophage
Un jour, si mon enfant s'assoit sous votre ombrage,
Oh! dites-lui, pour moi?

"Que l'Océan du Monde est un abîme immense
Où s'engloutit, sans foi comme sans espérance,
Plus d'un cœur dévoyé;
Que le Mal y remporte un triomphe éphémère,
En ayant à sa solde un troupeau mercenaire
Que l'on a fourvoyé.

"Que la vie, ici-bas, est un pèlerinage,
Qu'on fait vêtus de noir et tout trempés d'orage,
Sous un volcan en feu;
Et, qu'il n'est qu'un moyen d'échapper à la lave,
Qui veut souiller nos fronts de sa hideuse bave:
C'est d'aimer le bon Dieu.

"Qu'en aimant le bon Dieu, les chagrins de la vie
Ont encor leurs douceurs; et la haine et l'envie,
Des regards moins jaloux,
Qu'en suivant ses sentiers retirés et paisibles,
L'homme retrouve là des plaisirs,
Qu'il savoure à genoux.

"Que loin de plaisirs faux et tournoyants des villes,
Sous un chaume modeste, au bord des eaux tranquilles,
Le cœur se calme et vit;
Qu'on y goûte, remplis d'une extase sublime,
Les rayonnements purs de ce bonheur intime
Qui chante et nous ravit.

Dites-lui, que j'aimais dans la grande nature,
Les oiseaux et les bois, les eaux et la verdure,
Le soleil et la fleur;
Que ce sont des amis, quand oubliant le Monde,
L'âme cherche à jouir de cette paix profonde
Qu'on appelle: bonheur.

Adieu, mes chers sapins! Pauvre oiseau de passage,
Battu de la tempête et tombé du nuage,
J'ai voulu vous revoir.
Vous m'avez rajeuni, souvenirs du jeune âge!
Et maintenant, moins las, je reprends mon voyage,
Car déjà vient le soir.

Ste. Hénédine, {
Avril 1884. }

ALFRED MORISSET.

CHRONIQUE

Le Conseil Législatif a rejeté le *bill* de la Loterie du digne curé Labelle, nous le regrettons. Si ce projet de loi avait été adopté, l'in-fatigable pionnier de la colonisation du Nord aurait pu se procurer les ressources qui lui font défaut pour mener à bien son entreprise éminemment nationale. Il ne se serait pas trouvé un pauvre de plus dans la Province; au contraire, le pays aurait compté quelques heureux de plus, les gagnants et aussi, point essentiel, de nouveaux colons attirés vers ces débouchés.

Nous ne pouvons que nous incliner devant un vote venant de si haut et de si loin, mais il nous sera peut-être permis de dire que les adversaires de ce projet de loi sont des gens plus convaincus que bien pensants. Aller pousser des cris de paon et répéter à qui veut l'entendre que la morale publique est en danger parcequ'un prêtre, un homme de cœur et de tête, vous demande la permission d'établir une Loterie et vous offre de rendre au centuple sous formes de terres défrichées et de bras forts l'argent que vous lui aurez ainsi prêté, c'est faire preuve d'un cœur léger.

Sur ma foi, messieurs les puritains, vous ouvrez des yeux bien grands et vous criez bien fort! Vraisemblablement parce que la chose se serait passée au grand jour! Mais vos clubs? Ne croyez-vous pas qu'il se perdra en ces lieux de réunion, durant le cours de cette année, plus d'argent qu'à la Loterie? Et vos spéculations de bourse, vos jeux effrénés à la hausse ou à la baisse, est-ce de la morale en action? Décidément on peut rire, et si vous ne mourez pas d'une attaque de morale rentrée, vous n'aurez vraiment pas de chance.

Ils vont bien les *dynamitards*! Non contents d'exploiter l'Irlande, voilà qu'ils viennent jusqu'en notre pays essayer leurs petites machines perfectionnées, histoire de nous donner la chair de poule, coquins!

L'alerte a été vive à Toronto. Pensez donc, deux cartouches de dynamite avec fusées et tout ce qu'il faut pour faire un pouf ont été trouvées dans les couloirs du Parlement provincial. On reste confondu devant des audaces aussi criminelles. Passe encore qu'on essaye de faire sauter un *landlord* irlandais, mais venir s'attaquer aux députés d'Ontario, cela dépasse toutes les bornes. Nous espérons que le digne citoyen qui a découvert les deux cartouches pourra mettre la main aussi facilement sur les coupables.

Tout n'est pas rose en Ecosse par le temps qui court. La pauvreté y règne autant que la reine Victoria. Une commission s'est réunie et a préparé un long rapport dont voici les conclusions: "En résumé, nous disons que la terrible misère qui pèse sur l'Ecosse est due à ce que les ouvriers et les fermiers ne possèdent absolument rien, ils sont entièrement à la merci des grands capitalistes et des propriétaires de terres et les maigres salaires qu'ils reçoivent en échange de leurs labours, ne leur permettant pas l'épargne, les empêche d'acquérir. Nous affirmons que la condition dans laquelle se trouvent ces deux classes est un obstacle à la civilisation, une honte pour la morale et un danger pour l'ordre public.

Le *Pall Mall Gazette*, un journal qui depuis quelque temps se fait remarquer par les inepties qu'il débite, ce qui fait qu'il est beaucoup lu en Angleterre, prétend que ce rapport est

séditieux et qu'il faut ouvrir l'œil. Est-ce que, après l'Irlande viendrait le tour de l'Ecosse? Décidément John Bull va faire concurrence à Clapperton, il aura du fil à retordre.

Je parlais tout à l'heure des clubs et du jeu; je reviens au jeu, cette passion funeste qui fait couler tant de larmes et tant de sang! A Monte Carlo, l'antichambre de l'enfer, deux joueurs se sont suicidés, le mois dernier. L'un des deux était une femme, une mère! Sa fortune perdue, 250,000 francs, la malheureuse s'était enfermée dans sa chambre d'hôtel. Là, assise sur son lit et revêtue de ses plus beaux atours, elle s'était ouverte les veines du bras. La mort avait renversé l'infortunée sur la petite fille qui dormait dans le même lit et l'enfant était morte étouffée sous le corps de sa mère. Quel terrible exemple!

Le bilan de Monte Carlo pour l'année dernière donne comme résultat: cinquante suicides et douze millions de perte. Voilà la facture acquittée que peuvent montrer les propriétaires de cette entreprise hontense. Quand donc les puissances européennes interviendront-elles?

—Quoi, qu'est-ce?

—Ce n'est rien, c'est une femme qui se meurt, c'est une femme qui est morte!

—Comment ce n'est rien?

—Oh! simple manière de parler: une femme de moins, c'est quelque chose.

Plaisanterie à part, il vient de mourir à New-York, une jeune femme de vingt-deux ans, madame Ivy-Grace Hughes qui a fait, l'été dernier, les délices du high life de notre ville.

Un beau matin, venant de je ne sais où, elle arriva au Windsor flanquée d'une trentaine de malle. Sa beauté extraordinaire, ses bonnes manières, lui ouvrirent à deux battants les portes de notre société. Ce ne furent que triomphes sur triomphes. Les magnifiques appartements qu'elle occupait à l'hôtel étaient toujours ornés des fleurs les plus rares et les plus exquis, cadeaux de ses admirateurs. Aux deux bals donnés par les citoyens de notre ville, aux officiers de la corvette américaine *Vandalia* et du navire de guerre anglais *Canada*, madame Hughes éclipsa toutes les autres belles dames. Le prince George de Galles, imitant en cela l'exemple des autres officiers de son bord d'ignominie même rendre visite à cette *fascinating* jeune femme.

Enfin, elle partit au beau milieu de son triomphe. A New-York, où nous la retrouvons, la Langtry venait de passer; le public commençait à se lasser des *professional beauties*. Elle ne réussit pas. Il lui restait le théâtre qui avait fait la fortune de bien d'autres moins belles. Elle n'eut aucun succès. Il fallait vivre, elle se fit modèle d'atelier. Alors, la dégringolade commença; la pauvre femme vient de mourir à l'hôpital.

Des amis de Montréal ont envoyé des couronnes de fleurs pour couvrir ce jeune cercueil. Touchante marque de souvenir! j'ignore s'il y avait des camélias parmi l'envoi.

Voilà que les hommes se remettent à courir, bien des lectrices vont dire que la chose n'est pas nouvelle. Oui et non. Je m'explique: je veux parler de ces coureurs de profession qui gagnent leur vie à s'exhiber devant le public dans des *walking matches*. Il ne me viendrait jamais à l'idée de comparer Weston ou Fitzgerald au duc de Morny.

Fitzgerald, le canadien-irlandais, a été vainqueur tant mieux pour le Canada et l'Irlande

et tant pis pour les concurrents battus. Mais je vous demande un peu, par ces temps de vélocipèdes, et de locomotives, s'il est bien intéressant de savoir qu'un homme s'est mis dans la tête de parcourir 500 miles en un certain nombre d'heures? Cette concurrence au cheval de course a-t-elle pour but l'amélioration de notre race.

A quoi sert de courir, il faut partir à temps a dit Lafontaine et il avait bien raison, il prévoyait ces sortes de courses.

Pour moi, je reste froid devant ces démonstrations qui visent à la recette. Si ces gens veulent faire de l'argent qu'ils restent chez eux. Ils pourraient facilement renverser l'ordre des choses et faire des *at home matches*. Le gagnant serait celui qui aurait passé le plus d'heures à la maison.

Quelle compensation pour les femmes!

FERNAND.

L'ETRANGERE

Un médecin de campagne était un jour au milieu d'une joyeuse réunion de jeunes femmes, on entoura le bon médecin et on le pria de raconter quelque drame pathétique, quelque amour de jeunesse, enfin quelque récit. Depuis quelque temps le vieillard était silencieux et regardait avec tristesse une petite maison blanche qui, sur le revers de la montagne, s'élevait au milieu des bois comme une marguerite au milieu de l'herbe.

—L'histoire de la maison blanche! L'histoire de la maison blanche! hasarda une jeune femme, vous nous la devez depuis longtemps.

—Oui! Oui! murmura-t-on de toutes parts, le récit! le récit! et, si l'intérêt nous manque, nous aurons pour nous égayer l'éloquence de l'orateur.

—Il n'y a pas d'histoire, dit le docteur, ce qui s'est passé est triste et vous êtes venues ici pour vous amuser. Le vieillard parut un peu ému. Vous ne l'abattrez pas? dit-il en montrant de sa main maigre et tremblante la demeure qu'on voyait à l'horizon.

—Je vous le promets, dit la propriétaire de l'humble maisonnette.

"C'était, dit le docteur, il y a bien longtemps, c'était quand j'étais jeune, je venais de passer mes examens, j'étais reçu médecin, et bien persuadé que grâce à moi, les hommes allaient cesser de mourir, je revins dans mon village déployer mes grands talents. Mon village n'est pas loin d'ici. De la petite fenêtre de ma chambre, je voyais cette maison blanche du côté opposé à celui que nous regardons en ce moment. Elle était vide depuis longtemps, mais un matin à mon réveil je fus tout étonné de voir un peintre peignant en vert les volets des fenêtres, une servante nettoyant les carreaux et un jardinier bêchant le jardin. Je vis de jour en jour la maison changer d'aspect. Personne ne savait qui était venu habiter cette maison depuis longtemps abandonnée. Moi, je m'agitai un peu. N'importe, me disais-je, ce sont des hommes, donc ils ne seront pas longtemps sans souffrir et l'on m'enverra chercher. J'attendis patiemment.

"En effet, un matin on vint me dire que M. William Cowan me priait de me rendre chez lui. Lorsque j'entrai dans le salon de cette mystérieuse maison, je fus réjoui du spectacle qui frappa mes regards: tout était à la fois simple et élégant. Le plus bel ornement de cette pièce était des fleurs. Le jour était adouci par les rideaux des fenêtres, l'air était rempli de la bonne odeur des fleurs, et blottie sur un sofa

une jeune femme, blanche et fraîche comme tout ce qui l'entourait m'accueillit avec un sourire. Un beau jeune homme, qui était assis sur un tabouret près d'elle, se leva quand on eût annoncé le docteur B***.

—Monsieur, me dit-il, ici on parle tant de votre science que je m'attendais à voir entrer un vieillard. Eh bien, dit-il, je recommande à vos soins ma femme. Elle est née loin d'ici, et elle a quitté sa famille pour me suivre. Moi, pour la soigner, je n'ai que mon affection, mais nulle expérience. Je compte sur vous, monsieur ; s'il est possible préservez-la de toute souffrance.

À ces mots les yeux de l'étrangère brillèrent de larmes de reconnaissance.

Après une courte visite, je me retirai en promettant de revenir. Je revins, et au bout de deux mois j'étais presque un ami pour ce jeune ménage, ils me racontèrent leurs voyages, et, avec cette prompte confiance qui caractérise la jeunesse, ils me dirent leur histoire. Ce fut la jeune femme qui prit la parole :

—Docteur, me dit-elle, là-bas, par de là les mers, j'ai un père, des sœurs, une famille, des amis que j'ai aimés longtemps, jusqu'au jour où j'ai aimé William. Mais alors j'ai fermé mon cœur à ceux qui repoussaient mon ami. Le père de William lui refusait de m'épouser parce qu'il était trop noble, mon père me défendait d'aimer William parce qu'il était trop fier pour donner sa fille à un homme dont la famille ne l'accueillerait pas avec amour. On voulait nous séparer, mais nous nous aimions, nous nous sommes mariés secrètement et nous avons fui ici. Oh ! que la mer me parut belle pendant les premiers jours de notre amour. Nous nous sommes cachés au milieu de ces montagnes et de ces bois, mon père n'a jamais pardonné ; il m'a maudite !.....

Mon Dieu, comme ils s'aimaient, elle ne lisait que le livre qu'il lisait, la tête penchée sur celle de son mari et ses yeux suivaient les lignes sur lesquelles s'arrêtaient les yeux de William.

Un jour, on vint me prier de la part de madame Cowan de me rendre chez elle. En cinq minutes j'arrivai à la porte de la maison blanche. Je trouvai Eva seule, assise sur un sofa, pâle et toute tremblante.

—Venez, docteur, venez, me dit-elle, je ne puis plus rester seule. William est allé au village voisin, il devait être de retour il y a trois heures, et il n'est pas encore rentré.

Je fus étonné de cette absence prolongée, mais pour rassurer la jeune femme je n'en fis rien voir.

—Madame, lui dis-je, le soleil se couche à peine, et la soirée est superbe. Venez respirer la bonne odeur des fleurs, votre mari vous trouvera sur son chemin.

Elle s'appuya sur mon bras et nous marchâmes vers la barrière qui fermait le petit jardin. Je lui parlais parce qu'il fallait la rassurer, et je cherchais, mais en vain, à m'expliquer ce retard. Tout à coup elle éclata en sanglots.

—Madame, lui dis-je, je vais aller à tout hasard à la recherche de votre mari.

—Oh ! merci, merci, s'écria Eva, allons à sa recherche. William ! mon William ! pourquoi m'as-tu quittée ? s'écria-t-elle en pleurant.

En ce moment le galop d'un cheval se fit entendre sur le sable de l'allée. Eva poussa un cri de bonheur qui pénétra tous les cœurs. Jamais je n'oublierai l'expression divine qui se peignit sur son visage encore inondé de larmes. La lanc en ce moment se dégageant des nuages, éclaira en plein un cheval couvert d'écume, que personne ne montait. Un second cri horrible cette fois s'échappa de la poitrine d'Eva.

—Mes amis, criai-je aux domestiques, allumez des torches et suivez-moi. Madame, nous reviendrons bientôt, ne perdez pas courage.

—Je vous suivrai, murmura Eva d'une voix étouffée.

J'essayai d'objecter, mais elle me répondit d'une voix sourde :

—Je vous suivrai.

Nous partîmes. Les nuages alors voilaient la lune, il n'y avait aucune lumière dans le ciel ni sur la terre. De temps à autre nous élevions la voix en appelant M. Cowan. Après nous, un sanglot étouffé murmurait à peine le nom de William, comme si son cœur eût compté sur l'instinct de l'amour pour mieux faire entendre ses larmes que nos cris. Nous arrivâmes dans les bois ; la pluie commençait à tomber, et les gouttes en frappant les feuilles des arbres, faisaient un bruit si triste qu'il nous semblait que tout pleurait autour de nous, l'eau ruisselait sur le front et sur les cheveux de la pauvre femme, elle se heurtait les pieds contre les pierres et souvent fléchissait au point de tomber à genoux, mais elle se relevait avec l'énergie du désespoir et poursuivait sa route. Nos voix en appelant William Cowan étaient devenues si tremblantes qu'elles nous faisaient peur à nous-mêmes.

Enfin, un moment vint où, tandis que découragés, fatigués nous marchions en silence, madame Cowan nous repoussa brusquement, s'élança en avant et se jeta à travers les broussailles. Nous la suivîmes et nous la trouvâmes à genoux, auprès du corps de William, il était étendu par terre, les yeux ternes et le front couvert du sang qui s'échappait d'une profonde blessure.

—Docteur ? s'écria Eva.

Ce seul mot voulait dire : Vit-il encore ? Je me penchai, je mis la main sur le cœur de William Cowan et je restai silencieux. Eva me regardait toujours, mais à mesure que mon silence se prolongeait, je la vis fléchir, s'incliner, puis sans dire un mot, sans jeter un cri, elle tomba sur le corps mort de son mari. Madame Cowan fut transportée chez elle. Je redoutais une scène déchirante qui allait succéder à cet état d'immobilité. Je m'étais trompé dans mes prévisions. Eva entrouvrit les yeux, puis les referma aussitôt. Aucune larme ne glissa sur ses joues. Elle resta glacée, immobile et silencieuse.

Je fus seul à m'occuper des funérailles de William. Le lendemain, je retournai à la maison blanche, et je trouvai Eva assise près d'une fenêtre, le regard tristement fixé sur le ciel. Ah ! me dis-je, elle se dit qu'elle ira le retrouver là-haut. Enfin un mois après ces silencieux événements, Eva Cowan donna le jour à un fils. Quand pour la première fois on lui apporta son enfant : "William," s'écria la pauvre veuve, et des larmes, des larmes secourables, trop longtemps contenues, s'échappèrent enfin de ses yeux. L'enfant porta ce nom tant aimé de William, et un petit berceau fut placé tout près du lit de la mère. Alors le regard d'Eva qui s'était détourné de la terre revint vers la terre. Elle regarda son fils comme elle avait regardé le ciel. Penchée vers lui, elle le réchauffait par ses baisers. Un jour je crus presque la voir sourire à son enfant, mais jamais elle ne voulait chanter. En balançant le berceau, elle appelait une de ses femmes et disait :

—Chantez pour endormir mon fils.

Puis elle écoutait laissant doucement tomber ses larmes sur le front du petit William. Pauvre enfant, il était beau, de la beauté de son père ; mais comme si la douleur de sa mère eût pénétré jusqu'à lui-même avant sa naissance, cet enfant était triste ; il ne pleurait guère, mais

il ne souriait pas. Il me semblait que toutes les larmes versées sur ce berceau glaçaient sa petite âme. Un an s'écoula, puis 2, puis 5, puis 10, l'enfant grandissait, mais son intelligence restait fermée, jamais je ne vis une douleur plus noble que celle de la malheureuse mère de ce pauvre enfant. Elle essaya sous toutes les formes possibles les premières leçons de l'enfance, un jour même faisant un horrible effort, elle raconta à William la mort de son père, l'enfant s'endormit pendant qu'elle lui parlait encore, des larmes furent versées mais ce fut des yeux d'Eva Cowan qu'elles tombèrent ; pauvre mère ses forces s'épuisèrent, et en dépit des ressources de mon art je la vis maigrir et s'affaiblir, pauvre étrangère elle aurait eu besoin du soleil de son pays et d'un peu de bonheur pour la réchauffer, mais le rayon de soleil et le rayon de bonheur lui manquaient à la fois.

Un matin elle m'envoya chercher de bonne heure, elle n'avait pu quitter son lit, de sa main amaigrie elle me montra une feuille de papier sur laquelle quelques lignes étaient tracées, je lus ce qui suit :

"MILORD.—C'est la première fois que je vous écris, je suis prête à mourir, je laisse sans protecteurs votre petit-fils, je demande moins pour lui la fortune, qu'une place dans votre cœur, car de toutes les choses de la vie il n'a connu qu'une chose, l'amour de sa mère."

Elle n'avait pu achever, j'ajoutai :

"Lady Eva Cowan a peu de jours à vivre quels sont les ordres du père de William Cowan à l'égard de l'enfant qui porte son nom ?"

Cette lettre fut envoyée et nous attendîmes. Quelques semaines s'écoulèrent encore, la mort approchait, le curé du village vint voir la mourante, c'était le dernier jour d'Eva, le soleil était couché, la fenêtre près de laquelle elle s'était si souvent assise était fermée. Elle tenait son fils dans ses bras et baisait son front et ses cheveux en pleurant tristement.

—Pauvre enfant, que deviendras-tu ? Oh ! disait-elle avec amour, écoute-moi, William, je me meurs ! Ton père est mort aussi ! Te voilà seul ! Cher enfant, regarde-moi, écoute-moi, tâche de comprendre que je meurs, afin de te souvenir de moi un jour.

Et la pauvre mère perdant la force de parler gardait encore celle d'embrasser son enfant. En ce moment les roues d'une voiture faisaient crier le sable du jardin. Je courus vers le porron. Un homme et une femme descendaient de voiture, ils s'approchèrent de moi et le vieillard introduisit lady Cowan et lord Cowan.....

Ce fut avec un sentiment pénible que je fis entrer dans la chambre d'Eva cet homme, calme et froid ; suivi de cette femme orgueilleuse. Ils s'approchèrent de ce lit, sous les rideaux blancs duquel Eva, pâle et belle encore, tenait son fils appuyé sur son cœur. Ils se placèrent l'un à droite l'autre à gauche de ce lit de douleur et ne trouvèrent pas une parole affectueuse pour consoler cette pauvre femme dont le regard se levait vers eux. Quelques phrases glacées, quelques mots sans suite s'échappèrent à peine de leurs lèvres, assistant pour la première fois au douloureux spectacle d'une agonie, ils en détournèrent les yeux. Eva fixa sur eux ses yeux mourants et un effroi subit s'empara de ce cœur qui battait à peine. Le désespoir, la terreur se peignirent sur son pâle visage. Elle n'essaya pas d'implorer ces êtres sans âme. D'un mouvement convulsif, elle approcha William plus prêt encore de son cœur, et, rassemblant toutes ses forces :

—Mon enfant, mon pauvre enfant ! s'écria-

t-elle dans un dernier baiser, tu n'as pas un seul appui sur terre ; mais là-haut Dieu est bon. Mon Dieu ! viens au secours de mon enfant.

— Avec ce cri d'amour, avec cette suprême prière, sa vie s'exhala ; ses bras s'ouvrirent et ses lèvres restèrent immobiles sur le front de son fils. Il y eut un instant de silence solennel. Lord et lady Cowan fléchirent le genou près du lit de leur victime, au bout de quelques minutes lord Cowan se releva et me dit :

— Eloignez cet enfant de la chambre et suivez-moi, docteur, je vous expliquerai mes intentions à son égard.

— Je m'approchai de William, et, sans lui dire une parole, j'essayai de l'emmener hors de la chambre.

— Ma mère ! Ma mère ! s'écria l'enfant.

— Je fus tellement surpris et une si vive émotion s'empara de moi, que je laissai de nouveau l'enfant se jeter sur le corps de sa mère.

— William, mon cher William, lui dis-je, pourquoi pleures-tu, mon cher enfant.

— Ma mère est morte, puis répétant les paroles d'Eva il continua : Je me meurs, mon fils ; ton père est mort ; tu es seul sur la terre ! Il faut prier le Seigneur.

— J'appuyai doucement ma main sur l'épaule de l'enfant, il s'agenouilla, joignit tout seul ses petites mains tremblantes et levant vers le ciel un regard plein de vie :

— Mon Dieu ! ayez pitié de moi ! murmura-t-il.

— Je me penchai vers Eva, je pris sa main glacée :

— O mère ! mère, qui as tant souffert, m'écriai-je, entends-tu ton enfant ? Sois heureuse ! ton fils est sauvé ! Pauvre femme qui as tant pleuré !.....

— Que vous dirai-je, mesdames, fit le docteur en terminant, William retrouva la raison et partit avec lord Cowan. Plus tard, réintégré dans ses droits, il fut l'unique héritier des biens de sa famille.

UNE JEUNE FEMME.

CAUSERIE.

Le petit village de St. *** coquettement bâti sur les bords du fleuve, peut passer, à coup sûr, pour un de nos beaux villages canadiens. Ses jolies maisons blanches s'étagent gracieusement sur la pente douce de la rive, le clocher de son église, tout pimpant neuf, s'élance hardiment vers la nue et son collègue, qui compte bien trente écoliers, a un air tout-à-fait imposant. La rue, il n'y en a qu'une, sert aussi de boulevard à la haute noblesse de l'endroit et le petit gamin, pieds nus, y coudoie fraternellement le fils du notaire ou la demoiselle du docteur.

Il y a une trentaine d'années, le village n'était pas bien gros : à peine une dizaine de maisons, un magasin et une hôtellerie. C'était le bon temps, alors, pour le marchand et l'hôtelier, pas de concurrence ! Or, il y a trente ans, à peu près, par un beau soir d'été, une voiture toute couverte de poussière s'arrêtait devant l'hôtel du Peuple. Au moment même où l'occupant de la voiture sautait lestement à terre, le père Jean, l'hôtelier, attiré par cette nouveauté, l'arrivée d'un voyageur, faisait son apparition sur le seuil de son établissement.

— Comment appelle-t-on ce village ? demanda le nouveau venu.

— St. ***, monsieur.

— Et à combien suis-je de B*** ?

— Quatre bonnes lieues.

— Merci. Faites mener mon cheval à l'écurie et qu'il ne manque de rien. Pouvez-vous me donner le vivre et le couvert ?

— Plaît-il ?

— Je vous demande un bon souper et un bon lit.

— Mais certainement. Entrez monsieur. Hé Joseph prends soin du cheval... holà Catherine, du feu dans le poêle... toi, la Jeannette, va tordre le cou à un poulet..... et dépêchons-nous !..... si vous saviez comme c'est lent tout ce monde !.....

— Je puis attendre. Veuillez me montrer ma chambre que je me débarrasse de la poussière de la route.

Le père Jean se rendit au désir de l'arrivant. Pendant ce temps, le repas se préparait. Le voyageur, en descendant, trouva la table mise.

— Je m'appelle monsieur de Loubenois, quel est votre nom ? demanda l'inconnu au père Jean.

— Jean Prud'homme.

— Eh bien, monsieur Jean, si vous n'avez pas encore soupé, je vous invite !

— Vous m'honorez, monsieur, et j'accepte.

Le voyageur avait fort bonne mine. Grand et bien pris, paraissant à peine quarante ans, tout en lui dénonçait le gentilhomme. Le père Jean était bien intrigué.

— Monsieur vient de loin ?

— Oui, de fort loin.

— Des États ?

— Des États d'abord, mais de plus loin ensuite.

— Monsieur vient peut-être des vieux pays ?

— Oui, monsieur Jean.

— De la France, sans doute ?

— De Paris.

— De Paris !... Vraiment ?... Si monsieur voulait me permettre de lui serrer la main, ça me ferait bien plaisir, je les aime tant les Français !

— Vous êtes un brave cœur, monsieur Jean et je suis heureux de rencontrer un homme comme vous.

— Appelez moi père Jean, comme tout le monde. Monsieur de Loubenois... mais j'y pense, j'ai dans ma cave deux bouteilles de claret, du vrai de chez vous. Il y a dix ans qu'elles dorment en bas..... qu'est-ce que vous voulez que nous fassions de ça, nous autres ? Je veux vous en offrir une ce soir, l'autre sera pour demain quand vous partirez.

— Va pour le claret après la poignée de main ! — Monsieur de Loubenois était tout ému par ce chaleureux accueil ; il y avait longtemps qu'il n'avait rencontré un tel empressement de la part d'un hôtelier. Aussi le repas fini, il retint le père Jean auprès de lui, se fit donner des détails sur le village, sur le caractère des gens, leur condition de fortune, le genre de commerce. Jean ne se faisait pas tirer l'oreille, disait que St. *** était un village d'avenir, que les gens étaient tous affables, que le notaire était le plus charmant des hommes, que le docteur avait de la science à en revendre et qu'enfin il y avait beaucoup d'argent à gagner pour celui qui, ayant un petit capital, voudrait acheter du bois pour le vendre à Montréal.

Il était bien tard quand les deux causeurs se séparèrent.

Le lendemain, après le déjeuner, Jean demanda à M. de Loubenois :

— Faut-il faire préparer votre voiture ?

— Pourquoi, père Jean, vous avez donc bien hâte de me donner la seconde bouteille ?

— Non, non, monsieur de Loubenois, mais je croyais que ce matin vous deviez continuer votre route vers B*** pour de là gagner Montréal.

— C'est effectivement ce que je vous avais

dit hier, mais j'ai changé d'idée. Vous m'avez fait un tableau si attrayant de votre village que je reste. Jo ferai connaissance avec le notaire et le docteur et comme j'ai un peu d'argent, je suivrai votre avis et achèterai du bois pour aller le vendre à la ville. Si je réussis vous aurez votre part sur les profits pour vous récompenser de votre bon conseil.

— Ah ! pour le coup, nous allons dénicher la seconde bouteille, et j'y goûterai, ma foi ! — C'est ainsi que M. de Loubenois resta à St. *** Le nouvel arrivant fut reçu avec empressement par les braves gens de l'endroit. Les renseignements fournis par le père Jean se trouvaient être vrais. Tout le monde était affable. Le notaire, surtout, se lia avec notre parisien et apprit de lui son histoire. Maire d'un arrondissement de Paris, M. de Loubenois avait eu le malheur de perdre presque toute sa fortune dans des spéculations malheureuses et des procès. Désolé d'avoir ruiné sa famille par ses pertes il s'était expatrié et venait essayer de regagner l'argent perdu à l'aide du peu qu'il avait pu sauver du naufrage.

Il se mit à l'œuvre courageusement.

D'une probité qui plût à tous, rond en affaires, il sut se créer de suite des relations commerciales avantageuses. Ses opérations sur le bois furent couronnées de succès ; la première année accusa un bénéfice de plusieurs milliers de piastres.

Le docteur, qui était aussi son grand ami lui disait souvent :

— Ne travaillez pas tant, le climat est dur, vous allez vous tuer à la peine.

— Qu'importe, répondait notre commerçant, il faut que je rembourse cet argent que j'ai si follement perdu.

Pendant quatre ans, tout marcha pour le mieux ; les bénéfices réalisés s'accumulaient. M. de Loubenois, quoique faisant beaucoup de bien aux pauvres, se montrait d'une économie exemplaire. C'était l'homme des bons exemples.

Au commencement de la cinquième année, un soir qu'il était en compagnie du notaire et du docteur, ses deux fidèles, il leur dit :

— A la fin de cette année, j'aurai ramassé le montant que j'ai perdu à Paris. Tout a réussi au gré de mes désirs ; dans un an j'irai remettre cet argent moi-même et je reviendrai vous trouver car j'aime votre Canada !

Le docteur penchait la tête. Depuis deux ou trois mois son ami, si plein d'espoir toussait et se plaignait de vagues douleurs dans la poitrine.

Six mois se passèrent, les économies s'arrondirent encore, mais la toux empirait.

— Cher ambitieux, disait le docteur, réalisez votre avoir et retournez en France : nous ne nous verrons plus, c'est vrai, mais peut-être le changement du climat pourra-t-il arrêter le progrès de la maladie.....

— Docteur, il ne me manque plus que mille piastres..... accordez-moi encore trois mois ?

Enfin, il fallut s'arrêter ; le pauvre malade, pâle, haletant, les joues creuses, les yeux brillants ne pouvaient plus se tenir debout. Il était trop tard pour rentrer en France.

Assis dans son fauteuil, il repassait tous ses comptes, établissait son avoir et calculait qu'avec le prix de vente de sa maison il posséderait un peu plus que la somme qu'il était venu gagner !

— Notaire, disait-il, notaire ! vous connaissez toutes mes affaires..... mon testament est dans ce tiroir, tout se passera bien,

Le dernier jour arriva. Couché sur un canapé, le malade tenait sa montre à la main. Elle marquait onze heures.

— Dans dix minutes, je le sens, je serai mort. Adieu!... .. pensez souvent à moi, j'ai tant souffert!.....

Son testament, tout entier de sa main, fut ouvert après sa mort. Il était ainsi conçu : je lègue à ma femme bien aimée toute ma fortune, j'espère qu'elle voudra bien, la faire revenir à mes deux fils chéris. Qu'on m'enterre comme le plus pauvre, mais qu'on donne aux malheureux l'argent qu'aurait coûté un service de première classe.

Cette histoire m'a été contée par le notaire, le fidèle ami du défunt et je vous assure que le cher homme avait des larmes dans la voix.

TOUCHATOUT.

PAUL DUMAS.

Une bonne et franche figure vient de disparaître : Paul Dumas est mort mercredi d'une bronchite capillaire ; il s'est éteint doucement, sans souffrir, son dernier mot a été France !

Tout le monde a connu cette physionomie ouverte toute pleine de bonhomie et respirant l'honnêteté ; chacun se rappellera longtemps cette superbe tête toute couverte de cheveux frisés, et cette poignée de main cordiale comme Dumas seul savait en donner.

C'était presque un enfant du pays, il y avait 27 ans qu'il habitait son cher Canada. Né à Nancy, France, où demeurent encore ses frères et sœurs ; c'est en 1857 qu'il vint chercher fortune en Amérique. Laissons parler ici l'*Opinion Publique* du 15 octobre 1874 par la plume de M. A. Achintre "après avoir erré un peu à l'aventure dans le vaste territoire de la République, séjourné quelques mois dans les États du Sud, mené cette existence d'aventures dont les milles incidents, tantôt comiques, tantôt dramatiques, donnent en quelques mois l'expérience d'une longue vie, M. Dumas, quittant un pays dont il ignorait la langue et les mœurs, arrivait un beau jour en Canada.

" Il existait en ce temps-là à Québec l'imprimerie de la Reine, établissement de typographie très important que dirigeait un homme d'un incontestable habileté, M. Desbarats père. Caractère élevé, nature obligeante et généreux, le propriétaire de l'imprimerie en question passait auprès de la classe ouvrière pour une sorte de délégué de la providence ; personne n'avait jamais en vain fait appel à ses services.

" Or comme notre jeune voyageur avait confié à son hôtesse avec ses espérances l'état de son budget, celle-ci lui conseilla de s'adresser à M. Desbarats.

" Le lendemain, sans plus tarder, M. Dumas se présentait à l'imprimerie. Après avoir décliné ses noms et ses titres, répondu aux quelques questions que M. Desbarats lui adressa au sujet de ses ressources et de ses aptitudes, le nouveau venu, troublé par l'accueil froid et digne du directeur qui jugeait son homme en connaisseur, lui exprima ses doutes sur la possibilité de trouver de l'emploi dans le pays. Son interlocuteur changeant tout à coup de façon lui frappa familièrement sur l'épaule : point de découragement, ajouta-t-il, je vais vous prouver qu'il y a du pain ici pour les enfants de la France comme pour les enfants du sol. Vous entrez de main matin à l'atelier."

Tels furent les débuts de Dumas. Il sut en peu de temps par sa vie régulière et son incomparable énergie se créer une position enviable. Sa carrière à l'*Opinion Publique* est un

exemple de ce que peut l'homme qui travaille ; ce journal a dû en grande partie la popularité dont il a joui aux efforts du brave cœur que nous venons de perdre.

Aussi Dumas était-il entouré de l'estime non seulement de ses confrères mais encore de celle de tous ceux qui le connaissaient. Les typographes de Québec l'ont eu pour président de leur association ; la Société de Secours mutuels des Français de Montréal lui avait, il y a quelques années, décerné le même honneur. Son bon cœur était proverbial, le trait suivant donnera une idée de la générosité de son caractère. Un jour notre vieil ami rencontre un de ses compatriotes qui lui avoue que depuis près de deux jours il n'avait pas mangé. Dumas se trouvait justement dans un moment de baisse, il venait de confesser à quelqu'un que la seule pièce de trente sous qu'il avait dans sa poche constituait pour le moment toute sa fortune. Il n'hésita pas cependant, la pièce d'argent une fois passée dans la main du pauvre affamé il dit en souriant : mon ami, vous êtes maintenant plus riche que moi !

La rédaction du *Journal du Dimanche* perd en M. Dumas un ami dévoué et un auxiliaire précieux dont le souvenir restera longtemps gravé dans nos cœurs et nous offrons à la famille éplorée nos condoléances les plus sincères.

LA RÉDACTION.

UNE INCONNUE.

Était-ce un rêve ?

Hélas ! oui, c'était bien un rêve. L'impression douce et décevante qui m'est restée dans le cœur, l'évanouissement subit de ce bonheur imprévu, tout me prouve que c'était bien un rêve.

Était-ce une vision ?

Sans doute, puisque c'était un rêve. La vision lui est inséparable car elle le constitue en quelque sorte.

Était-ce une illusion ?

Oui. Je crois que l'on peut très bien rêver sans s'illusionner, mais ce soir-là, je rêvais et je dois l'avouer en toute humilité, je m'illusionnais.

Vous allez peut-être, mes chères lectrices, trouver ce trio un peu fantasque, mais comme je ne voudrais pas donner trop de prise à vos critiques, je vais vous satisfaire en passant au sujet.

C'était il n'y a pas très longtemps, dans le mois de février dernier, je crois, je m'étais fait le luxe d'un billet de théâtre et je me trouvais, à mon grand étonnement assis sur une banquettes dans la salle de l'Académie de Musique. (Une tout petite remarque, en passant, c'est que je vais rarement au théâtre, mais pour cette fois-là, en dépit de mon indifférence pour ces belles choses qu'on nous débite, je me sentais bel et bien installé, l'oreille ouverte et le lorgnon en évidence. J'attendais comme le faisait la foule qui encomrait la salle, le lever du rideau. Première disgrâce, comme je m'étais rendu à bonne heure pour m'assurer un siège confortable, ce fameux lever du rideau se faisait diablement attendre.

Quoiqu'assez patient de ma nature, cette attente prolongée me fatiguait fort et pour me distraire un peu je pris le parti de lorgner mes voisins ou si vous le préférez, mes voisines. J'aurais bien voulu fredonner quelques couplets d'étudiant, soit l'air des *Montagnards*, par exemple, mais cela n'aurait eu pour effet que de me faire montrer du doigt et il ne me souciait guère d'être ainsi le point de mire du public.

Au reste, je n'aurais pas voulu pour tout l'or du monde empiéter sur les droits de la scène.

Donc j'attendais.

Bien des choses me trottaient par la tête. Qu'allait-on nous jouer ce soir-là ? Et moi, qu'est-ce que je venais faire au théâtre ? Quel besoin avais-je d'aller me nourrir l'imagination de ces drames émouvants et passionnés qui ne laissent dans l'âme qu'une déception de plus. Et perdu dans ces idées, entraîné par ces réflexions que j'aurais dû avoir dans le vestibule, j'étais en train de me faire un petit traité de philosophie, peu mis en pratique, c'est vrai, mais très bien raisonné, lorsqu'un coup de sifflet vint m'arracher à ma contemplation.

C'était le lever du rideau.

D'un brouhaha indescriptible l'auditoire passa au plus profond silence. La mise en scène du drame le captivait. Mes voisins, mes voisines, mes arrière-voisins et mes arrière-voisines braquaient leurs jumelles sur les acteurs. Je fis comme les autres je regardai.

Mais voilà que tout à coup le frôlement d'une robe me fit tourner la tête. Je ne puis pas me tenir en place quand j'entends de ces bruits-là. C'est plus fort que moi. Le frôlement d'une robe et d'une robe de soie surtout nous fait monter au cœur une foule de sentiments vagues dont on n'ose pas se demander d'abord la signification. C'est comme ces brises légères qui nous tiennent l'oreille et le cœur sous le charme de leurs mystérieuses sensations.

M'étant détourné tout-à-fait j'aperçus une jeune fille appuyée sur le bras d'un homme que je pensai être son père, et qui allait prendre un siège quelque peu plus haut que le mien.

Vous décrirais-je ce que je ressentis en la voyant ? Non. Ce sont de ces mystères dont on doit bien se garder de soulever le voile, ce sont de ces secrets que la divulgation profanerait. La plus grande faute qu'un homme puisse commettre en ce monde c'est de donner publicité à ses sentiments, c'est d'ouvrir son cœur au premier venu. Le cœur est semblable à ces flacons d'odeur qui recèlent les senteurs les plus exquises les parfums les plus inouis ; si vous commettez l'imprudence de les exposer au grand air, le parfum s'en échappe, car il est élastique, en ne laissant au fond du vase qu'un résidu fade et sans prix.

A cette apparition inattendue, je restai là cloué sur mon banc, fasciné par ce feu imprégné de douceur qui s'échappait de ses paupières. Légèrement emmitouillée dans ses fourrures, les joues encore roses du froid du dehors, les yeux d'un bleu d'azur où toute l'expression de son âme semblait se refléter, la vague et voluptueuse nonchalance qui donnait à sa personne une grâce infinie, tout cela me transporta si haut, si haut qu'aujourd'hui même encore après deux mois, quand je me rappelle ce moment, un frisson parcourt tout mon être et des larmes malgré moi m'emplissent les paupières.

J'avais dit adieu à tout ce qui se passait autour de moi, je n'avais plus dans l'œil qu'une image et dans le cœur qu'une vibration. Tous mes efforts se concentraient désormais à attirer sur moi ses regards.

J'avais oublié le drame et les acteurs et à mon insu mon petit traité de philosophie trouvait son application directe, car pour ce soir encore je me dégageais des sensations artificielles du drame pour me bercer dans la réalité.

Réalité ! Ah ! pardonnez-moi ce mot échappé par inadvertance. J'eusse préféré n'assister cette fois-là qu'à une scène factice, je n'aurais eu, du moins, dans la suite à combattre qu'une douleur factice.

Ma belle inconnue—ne connaissant pas son nom je me sers de cette désignation—paraissait prendre une part assez marquée au mouvement de la scène, et moi je profitais de cette circonstance pour l'examiner à la dérobée. Son front paraissait complètement à découvert sous une touffe de cheveux arrangés avec goût. En cela elle différait un peu de la mode du jour. Je déteste cette mode qui cache la plus belle partie de la femme. N'ayez pas peur de montrer vos fronts, mesdemoiselles; il ne faut pas les dissimuler comme cela. Le front est la marque de l'intelligence et c'est plus par son intelligence que par ses charmes qu'une femme plaît.

Mon inconnue avait en outre de longs cils noirs qui donnaient à son œil une profondeur étonnante. Les tempes légèrement creusées impliquaient chez elle une grande aptitude à la méditation. Ses lèvres étaient d'un beau rose; ses dents d'un émail pur se dessinaient en deux jolies rangées, et son menton qu'ombrageait insensiblement sa lèvre inférieure était d'un tracé parfait. Au reste tout en elle me charmait, jusqu'à son manchon où sa petite main gantée allait assez souvent.

Je disais donc que mon suprême effort était d'attirer sur moi son attention. Là était le point difficile. Un jeune médecin à l'oreille encore novice m'aurait certainement pris pour un poitrinaire à m'entendre tousser. Le plus fâcheux c'est que tout tournait contre moi; le foid intense qui régnait au dehors donnait raison à mon prétendu rhume, et le seul effet sensible que j'en pu tirer ce fut d'impatienter ma voisine que cette manière d'agir incommo- dait fort. On ne voyait pas du même œil tous les deux comme vous voyez.

Enfin lassé d'attendre un résultat je pris bravement mon parti et j'allais déménager quand le craquement de mon banc — à lui en revient tout l'honneur — lui fit tourner la tête de mon côté. Alors pour un moment nos yeux se rencontrèrent et se fixèrent simultanément. Ce résultat inattendu m'ayant tellement exalté, son œil était si doux et me lançait de tels éclairs, que transporté au dessus de moi-même, ne sachant plus ce que je faisais, je partis d'un long applaudissement.

Mon battement de mains eut un effet magique sur l'auditoire. Aussitôt les braves commencèrent et en moins d'une minute ce ne fut qu'un vacarme à ne pas s'entendre. Mes amis criaient, les galeries trépignaient, et jusqu'à mon inconnue qui, entraînée par le courant général se mit à battre des mains comme une petite forcenée et avec un enthousiasme qui m'épatait. J'eus bientôt le mot de l'énigme, je compris qu'on avait mal interprété mon applaudissement et sans le savoir je passai pour un homme de goût. Le plus beau de l'histoire et ce qui m'amusait encore malgré tout c'était de voir ces jolies courbettes qu'exécutaient les acteurs et les actrices étonnés eux-mêmes d'un tel succès. Hélas! à quoi tiennent les choses en ce monde, une simple distraction avait décidé du succès d'une pièce et l'on trouvera à blâmer ensuite les distraits.

Mais revenons à ma belle inconnue. Elle avait bien applaudi aussi avec les autres, mais voyant mon air troublé, la confusion qui se peignait sur ma figure, l'attention que je mettais à la fixer, elle eut quelque doute et rougit à son insu. C'était un bon point pour moi. Dès cet instant je compris que la partie était gagnée. Quand je dis partie gagnée, j'entends dire seulement que j'avais atteint mon but.

Je ne voudrais pas, chères lectrices, que vous me supposiez quelque peu prétentieux. Oh! non, loin de moi cette pensée, mais toujours est-il qu'une certaine relation sentimentale

s'était établie entre nous deux et nos regards se rencontraient plus souvent. C'était d'abord de simples éclairs mais à la lueur desquels je distinguais..... je ne sais trop quoi. C'était quelque chose de vague, d'indéterminé, d'indécis et dans ce demi-doute où je me trouvais je n'osais rien encore en conclure.

Cependant un instant je crus distinguer un imperceptible sourire errer sur ses lèvres. Nouvelles angoisses! devais-je l'attribuer au dédain que ma personne ou mon attitude un peu hasardée lui inspirait? ou bien devais-je le traduire dans un sens opposé? Franchement je dois l'avouer, je penchai dans le dernier sens et enhardi par ce sourire mystérieux je lui répondis par un autre plus prononcé de manière à ne laisser aucune équivoque.

Cette fois je ne m'en cache plus, la partie était réellement gagnée. Oh! quelle joie je ressentis, quel parfum d'amour me monta au cœur quand sur sa lèvre où j'avais cru voir le pli du dédain, je saisis cette fois un sourire qui m'enlevait tous mes doutes et qui par son expression de douceur ineffable et de demi-proche m'insinuait un si gracieux aveu.

Mais, hélas! une destinée fatale se plaît à briser la coupe quand notre lèvre veut y tremper. Le bonheur est un feu-follet qui fuit toujours au moment où notre main va le saisir.

À peine eus-je reçu enveloppé de mystère, ce gage évident de sa sympathie, à peine commençais-je à prendre intérêt..... au drame peut-être..... que le rideau tomba sur le cinquième acte. Cette chute éelata à mon oreille comme un coup de tonnerre. L'auditoire se leva d'un bond et en moins de temps qu'il ne faut pour l'écrire le flot des spectateurs déboucha par la grande porte.

Si j'eusse pu saisir l'auditoire au collet, je l'aurais certainement fait, et surtout les acteurs qui avaient si habilement tiré profit de ma distraction et, qui juste au moment où j'allais prendre intérêt à leur jeu, coupaient court comme cela! Ah! les ingrats, les ingrats, qu'ils ne reviennent jamais à Montréal ou je me promets bien de les siffler distraits ou non.

Mais contre la force il n'y a pas de résistance. Je saisis brusquement mon casque et ma canne et j'allai me blottir dans l'encoignure de la porte du dehors, pour la voir au moins encore une fois. Oui je la vis, elle passa devant moi chaudement enveloppée dans ses fourrures et appuyée avec une certaine moue sur le bras du même homme. Je n'eus que le temps de lui envoyer un sourire et de croire à un échange. Puis ce fut tout. Un beau carrosse l'emporta et ma soirée finit comme un conte de fée.

N'est-ce pas, mes chères lectrices, que vous avez maintenant la signification de mon trio? Rêve! Vision! Illusion!

GONZALVE.

CONFESSION D'UN CHÊNE.

Je revenais des champs, lorsque je vis à terre un grand chêne abattu du matin par la hache du bûcheron. L'arbre était magnifique. A le voir, avec ses énormes branches couvrant un arpent de leur ramée, on se prenait à déplorer sa fin. Sous prétexte de condoléances, j'allai causer avec lui. Les chênes ont cela de bon qu'ils ne font pas de longs préliminaires pour entrer en conversation avec eux. J'eus bientôt gagné la confiance du mourant et voici, traduit en notre langue, ce qu'il me raconta :

"J'ai commencé le siècle, je suis né en 1800; j'ai par-là dans mon portefeuille un extrait de naissance qui en fait foi. J'ai donc aujourd'hui

quatre-vingt-quatre ans. Pour vous autres, ce serait un assez bel âge; pour nous chênes, ce n'est rien. Dans ma famille on a la vie dure; les siècles ne nous pèsent guère. Pour ma part, je me promettais de vivre trois ou quatre cents ans, comme tant d'autres de ma connaissance; mais le chêne propose et le bûcheron dispose. Sans la maudite hache, je me sentais de force à atteindre l'an 2400 pour le moins; non pas décrépit, mais robuste et couvert de glands."

Ici, repos du chêne. Un flot de larmes dé- coulait de l'écorce; je n'osais souffler mot. Quelle consolation apporter à d'aussi justes regrets? L'arbre reprit :

"L'homme qui me planta m'avait choisi un bon emplacement; mes premières années s'en ressentirent. J'étais droit comme un clocher d'église, superbe de régularité: tout autour de moi, la terre était excellente; c'était une bénédiction. Jamais depuis je n'ai pu redonner à ma tige la belle forme arrondie qu'elle avait eue en ce temps-là. Les vivres du voisinage s'épuisèrent, mes racines s'allongèrent pour aller chercher plus loin. Mais ne voila-t-il pas que de ce côté-ci, du côté gauche, elles donnent contre un lit de pierres et s'arrêtent net. Je fais tout pour surmonter cet obstacle qui m'affame un côté; j'essaye de le tourner par dessus, par dessous; rien n'aboutit, la barrière de cailloux est infranchissable. Cependant ma moitié gauche, prise de famine, jaunissait à vue d'œil. Nous sommes ainsi bâtis nous autres, arbres; nous pouvons mourir par moitié, par tiers, par quart, sans que le reste en souffre. Je m'attendais à périr de moitié, quand enfin je fus secouru. C'est égal, j'ai toujours gardé, là, sous mon flanc gauche, les marques de ce long jeûne. L'homme s'aperçut de ma détresse. Il vint fouiller la terre et en extraire les malencontreux cailloux. J'étais sauvé. Ma vigueur primitive était revenue, quand un grand coquin d'orme, placé à ma droite, s'avisait de me chercher noise et de me disputer le terrain, la vue du ciel surtout, la vue du ciel qui fait tant de bien aux chênes. Nos racines se livrèrent bataille; elles s'étreignirent, s'étouffèrent pour une veine de terre humide. Je fus battu et mon flanc droit porte inscrite ma défaite. Un coup de vent me débarrassa de ce fâcheux voisin; l'orme fut déraciné. J'étais enfin maître de la place. Jusqu'ici j'avais insoucieusement dépensé mes années, heureux d'établir ma feuillée au soleil et de chuchoter le soir avec les corneilles qui venaient me visiter. L'ambition me prit, je voulus produire des glands. L'homme fut content de ma récolte, mais j'appris à mes dépens ce qu'il en coûte de fructifier. Ma pauvre tige ne grossit pas cette année-là de l'épaisseur d'une feuille. Un chêne n'est pas assez riche pour satisfaire toutes ses fantaisies; s'il dépense en glands, il doit économiser en bois.

Cette première récolte fut si coûteuse que longtemps je restai indécis si j'en produirais une autre. Après tout, comme le devoir d'un chêne est de produire et qu'un arbre ne doit pas faiblir devant le devoir, je pris un moyen terme; je me dis: Tour à tour je ferai des glands une année et je me reposerai trois ans pour fortifier mon bois. C'est ce que j'ai fait depuis, régulièrement, toutes les fois que des circonstances imprévues ne sont pas venues déranger mes combinaisons. De pareilles circonstances ne se présentent que trop. Une année c'est une grande sécheresse qui tarit dans le sol la source de la sève, une autre année, c'est un hiver rigoureux qui détruit le bois encore tendre.

Sans être des plus frileux, j'ai vu quelques hivers qui m'en ont fait passer de cruelles. Lis dans mes registres, tu verras quel temps il fai-

sait en 1830 et 1833. Les corneilles tombaient gelées à mort sur mes branches. J'en ai gardé une quelques semaines appendue par l'aile à un rameau. Que te dirais-je de plus? Mon carnet ne me rappelle que des faits à moi personnels. Te parlerais-je des hommes, pauvres nains qui vont d'ici, de là, sans jamais s'enraciner, comme si la terre leur brûlait les pieds! Je n'en n'ai pas gardé, je te l'avoue, un vil souvenir. En valent-ils la peine!"

—Voilà, me dis-je, un chène bien incivil; je me suis fourvoyé en mauvaise compagnie; et tirant ma révérence, je partis.

MARCEL.

L'Islet, 4 mai 1884.

LE TOUT MONTRÉAL.

Au moment de mettre sous presse nous apprenons la mort de notre sympathique confrère M. J. N. Bienvenu, rédacteur en chef de la Patrie. M. Bienvenu a succombé jeudi matin, terrassé, par cette maladie terrible, la diphtérie.

Travailleur infatigable, journaliste de talent et d'avenir, connaissant jusque dans ses moindres détails le passé du parti libéral, notre ami laisse un vide difficile à combler.

Nous nous joignons à nos confrères pour offrir à la famille nos sincères condoléances.

Le Bazar annuel organisé par les dames de l'Association de Charité de notre ville pour le soutien des infirmes de l'asile de la Providence, s'ouvrira le 12 mai prochain dans les nouvelles salles du jardin de l'Enfance, rue Mignonne et se terminera le 15.

Que ceux qui sont riches, qui jouissent de tout le bien être de la vie pensent à ces pauvres infirmes et leur envoient une part de leur superflu, que les personnes charitables donnent une portion de leurs aumônes et assurent ainsi le succès de cette bonne œuvre. Nous espérons que nos lecteurs répondront à l'appel des dames de charité.

Nous accusons réception du *Monde Illustré*, journal publié par MM. Berthiaume & Sabourin. Ce journal est très bien fait et nous souhaitons succès à notre nouveau confrère.

LE COIN POUR RIRE.

Un bon crayon a toujours bonne mine.

:

Souvent ça nous démange de manger.

:

Nos célébrités canadiennes pour passer à la postérité seront toujours faites en glaise.

:

Le métier de rédacteur en chef d'un journal anglais à ses épines, si nous en jugeons par l'exemple de M. W..... qui vient de fonder une feuille quotidienne dans une ville de province de cinquante mille habitants.

Le premier numéro contenait une attaque directe contre une maison de jeux de hasards fréquentée par quelques mauvais sujets. Une lettre avertit M. W..... de cesser ses attaques, s'il ne voulait pas recevoir une "bonne frottée."

Le rédacteur répondit que le prochain numéro contiendrait un nouveau *smasher* (écreintage.) C'est en effet ce qui eut lieu.

Ce même jour, tandis que le redoutable M. W..... siégeait dans la salle de rédaction, avec ses ciseaux en main, entra brusquement un robuste personnage armé de longues moustaches et d'une petite, mais forte massue.

C'était évidemment, l'auteur de la lettre anonyme.

"Où est le rédacteur? demanda-t-il d'un ton tranchant.

—Il vient de sortir, répondit M. W....., mais il va rentrer dans un instant. Ayez l'obligeance de vous asseoir et de lire les journaux en attendant."

Le terrible jouneur s'assit, croisa les jambes, déposa la massue à côté de lui et commença sa lecture.

Pendant ce temps, l'éditeur descendait tranquillement les escaliers; il rencontra à la porte un autre personnage armé, celui-ci, d'un énorme gourdin.

Evidemment l'écreintage avait produit son effet.

"Où est l'éditeur? demanda le nouveau venu d'une voix de tonnerre. Est-il dans son bureau?"

—Oui, monsieur, répondit M. W.....; vous le trouverez dans la salle de rédaction, lisant les journaux."

Le monsieur au gourdin escalade les escaliers quatre à quatre, s'élança dans la chambre et se précipita sur le monsieur à la massue. Un combat furieux s'engagea, à la suite duquel nos deux hommes se rouèrent mutuellement de coups et dégringolèrent les escaliers.

Là, deux policeman les ramassèrent et les envoyèrent coucher à la station de police.

MODES DU JOUR

L'ennui naquit un jour de l'uniformité, a dit le poète; à coup sûr les modistes parisiennes ont médité cette pensée profonde et ne veulent pas que le vers puisse être appliqué ni à elles ni à leur gracieux chiffonnage; aussi le varient-elles à qui mieux mieux.

Elles nous présentent des chapeaux sous toutes les formes, toutes les étoffes, toutes les nuances, toutes les combinaisons possibles et imaginables. Ce sont elles qui se chargent de renouveler la mode et de lui donner une impulsion extraordinaire.

Je vous ai déjà causé chapeaux souvent et longuement, mais je me vois obligée de traiter à nouveau le même sujet puisque les nouveautés reçues viennent chaque jour modifier le ton de la mode.

Ce qui était bien hier ne l'est plus aujourd'hui; ce qui était excentrique la veille est commun le lendemain, et ce bon François 1^{er} trouverait qu'en ce siècle la toilette de la femme varie encore plus qu'elle même.

Mais laissons là l'histoire et revenons aux chapeaux nouveaux. Le premier qui s'offre allégrement à nous est le chapeau *clown*, dénomination qui indique assez l'originalité de sa personne. Un peu osé, un peu farceur, à l'instar de ses homonymes des cirques, il en possède aussi la grâce, la légèreté et la souplesse. Je crois à la fortune de ce chapeau, pour les jeunes filles, naturellement. C'est si gracieux, un frais minois bien dégagé, bien en lumière, coiffé un peu à la diable, sans prétention et sans affecterie. Ces demoiselles le savent, aussi verrons nous bientôt dans les rues de Montréal, une profusion de jolies tête coiffées à la *clown*, moyen sûr et inévitable d'éviter de demander un bonnet à la bonne Sainte Catherine.

Quant à la forme de ce chapeau est-il nécessaire de la décrire; elle est naturellement celle des bonnets que les *clowns* se jettent à travers l'espace et reçoivent si habilement sur leur tête à perruque bicolore.

La paille en est grenue, une large passe cloche l'entoure et se termine derrière par une échancrure pointue; un biais de velours contourne le bord, un cordon de toile assorti de couleur à la paille et liseré or serpente autour de la calotte; des fleurs des champs sont couchées sur le côté et serrées au milieu par un ruban. N'est-ce pas là un délicieux chapeau de jeune fille.

J'ai remarqué que les derniers chapeaux fermés importés, les chapeaux riches, ne comportaient plus

les brides; mais ce que j'ai remarqué surtout dans ces derniers arrivés, c'est un chapeau paillasson. Une merveille de simplicité riche et élégante; la capote est en gros ajoncs semblables à ceux employés dans la fabrication des paillassons; un bouillonné en velours mousse en contourne le bord; sur une touffe d'herbes on voit de jolis petits hannetons aux couleurs mordorées, aux ailes entr'ouvertes, prêts à prendre leur essor. Ce chapeau, je l'avoue, n'est pas facile à porter j'en prévient mes lectrices, mais celles qui se sentent de force à l'arborer, se rappelleront qu'il demande comme accompagnement une toilette des plus simple; une robe en toile verdâtre ou mousse, par exemple, sur un jupon plissé en cerceaux, un drapé pointu devant, et derrière tombant, en plis droits comme ceux d'une redingote; le corsage s'ouvrant sur un gilet fantaisie, attaché à l'encolure par une agrafe métallique.

Si j'en juge d'après mes correspondantes on se prépare à fêter dignement, sous le rapport de la toilette, la fête de la Saint Jean-Baptiste. Mes lectrices trouveront ci-dessous quelques descriptions de toilettes peu coûteuses, élégantes et faciles à exécuter.

Robe en mousseline brodée sur transparent rose. La première jupe relevée par une écharpe de taffetas rose. La vareuse, à manche religieuse, brodée et garnie d'une riche guipure.

Toilette composée d'une robe de mousseline blanche sur transparent de taffetas de couleur, ornée de nœuds *papillon* assortis à la couleur du transparent, entremêlés de guipure blanche. Polonaise en mousseline doublée de taffetas.

Robe de mousseline avec entre-deux brodé sur toutes les coutures. Un autre entre-deux partant de la taille simulant la traîne. Cette seconde partie de la jupe encadrée dans un large volant brodé. Redingote polonaise en rapport avec cette riche toilette.

Pour jeune fille: une robe en mousseline blanche, dont la jupe, avec entre-deux de guipure faisant bord, est doublée d'un transparent en batiste violette. Le corsage italien est enrichi de deux larges guipures simulant le décolleté.

Enfin quelques mamans désirant, à tort à mon avis, remplacer la traditionnelle et seyante robe de mousseline pour leurs jeunes communiants par des toilettes plus agrémentées, je donne ci-dessous quelques indications, pour la confection de costumes d'enfants, permettant de tourner la difficulté sans tomber dans le luxe et l'ostentation qui sont, je le répète, de très mauvais goût, pour ne pas dire plus, dans cette circonstance.

Costume en alpaga blanc orné d'une délicate passementerie—formant de petits trèfles à jour—disposée de façon à simuler une jupe ouverte sur un tablier de même étoffe.

Cette passementerie,—qui forme sur le tablier deux rayures très espacées,—se dessine ensuite tout autour du lé de devant comme un encadrement de la jupe ouverte et forme sous l'ourlet des festons arrondis qui se reproduisent en se découpant au haut du corsage. La manche est garnie d'un feston pareil.

Autre costume en alpaga blanc d'une grande gentillesse:

La jupe, taillée un peu en biais, est ornée dans le bas d'un triple galon blanc dessinant des créneaux sur l'ourlet. Le corsage se termine, tout autour de la taille, en créneaux faisant basques, et les manches courtes formant créneaux, encadrées d'un galon. Au bas des créneaux de la taille, sur le lé de devant, se dessinent deux petites poches à revers coquettement arrondies et encadrées de galon.

PÉRIA.

FEUILLETON DU " JOURNAL DU DIMANCHE "

LE SECRET DE ROCH

DEUXIÈME PARTIE

LE MAUDIT

IX

LE BAL.

(Suite.)

—Dites-moi, interrogea-t-il, d'où vient que parmi les femmes qui viennent d'assister à ce bal, j'ai vu les unes choisir toujours le même danseur, les autres accepter indifféremment les invitations de droite et de gauche, les autres ne danser que fort rarement ou pas du tout, d'autres enfin se tenir comme à l'écart ou même demeurer sur le seuil de leur porte ?

—On voit que vous n'êtes pas de ce pays, répondit le villageois avec un sourire narquois, sans cela vous ne m'auriez pas demandé ce que tout le monde sait.

—Et que sait tout le monde ?

—Qu'à la Chênaie, comme dans tous le royaume de Léon, les femmes changent quatre fois dans leur vie la couleur de leurs bas.

—Ah !

—Jeunes filles, tant que leur cœur n'a point parlé, elles ont des bas blancs ; fiancées ou promises, des bas rouges ; mariées, des bas bleus ; veuves, des bas noirs.

—Ah !

—Les bas blancs dansent avec n'importe qui, quand le danseur leur plaît ou même quand il leur déplaît ; les bas rouges ne dansent qu'avec celui pour qui ils se produisent au grand jour ; les bas bleus dansent peu ; les bas noirs ne dansent plus.

—Voilà qui m'instruit et m'apprendra dorénavant que si à Madrid nous regardons une femme au visage, à la Chênaie et dans le royaume de Léon, on commence par inspecter ses mollets... pour connaître la couleur de ses bas. Drôle de coutume, tout de même.

Et fredonnant une chanson, le sergent doubla le pas pour regagner le presbytère.

Marie et Diégo le précédaient à quelque distance.

—Ne te semble-t-il point, disait le jeune homme à sa fiancée, que cette explication tacite devant tout le village nous assure un bonheur jusqu'ici inconnu ? Maintenant nous pouvons nous voir, nous parler, sans que personne s'en offense ou s'en occupe. Oh ! je n'oublierai jamais ce que je te dois pour m'avoir donné cette joie de pouvoir te dire sans crainte : Marie, je t'aime ! Que ma mère serait heureuse de nous voir ainsi, et comme elle bénirait ta tendresse !

—Diégo, ton enthousiasme l'emporte sur la raison. Nous ne sommes pas au bout de nos peines. Je vois à l'horizon plus d'un nuage qui assombriera bientôt nos riantes illusions.

—Un nuage ? Tu m'aimes, Marie, que m'importe le reste ?

—Tu oublies que dans quatre jours, tu dois quitter la Chênaie et que l'adieu que nous échangerons sera peut-être éternel.

Le jeune homme tressaillit.

—Et pourtant, continua la jeune fille, nous

pourrions être heureux, si tu sacrifiais, comme je te l'ai déjà dit, un peu de ton orgueil à ton amour.

Diégo ne répondit pas.

—Si tu voulais, poursuivit-elle, aller te jeter aux pieds de ton père, implorer le pardon du passé, et t'engager à mener une vie exemplaire à l'avenir, alors, mais alors seulement, nos rêves ne se changeraient point en amères déceptions.

—Marie ! interrompit le jeune homme avec un accent de reproche, si mon père, au lieu de m'ouvrir les bras, m'accablait une fois de plus de sa malédiction ?

—C'est impossible.

—Tu ne le connais pas.

—Essaie.

Diégo allait peut-être consentir à faire cette démarche qui lui pesait tant, lorsque la voix du curé, qui s'était rendu au-devant d'eux, vint tout à coup mettre fin à cette conversation.

—Allons, dit l'excellent abbé, voici la nuit, et l'heure de se séparer. Vous, fiancés, n'oubliez pas l'usage, vous ne pouvez vous parler librement que dimanche prochain.

—Dimanche prochain je ne serai plus ici, soupira Diégo.

—Verra bien qui vivra, repartit le prêtre. En attendant, trêve aux soucis. N'oublions point que le repas nous attend.

—Avec votre permission, monsieur l'abbé, dit Rafael qui avait suivi le petit groupe, le sergent Robreno et mon ami Diégo souperont ce soir au moulin. La tante Paca les a retenus.

—Soit ; mais, comme le sergent et Diégo sont logés chez moi, j'entends qu'on rentre tôt.

—Soyez tranquille, monsieur l'abbé, dit Robreno, j'aurai soin de veiller à la consigne.

Le vieillard serra la main au sergent et aux deux jeunes gens. Puis, accompagné de Roch et de Marie, il rentra dans sa demeure.

—C'est égal, dit le sergent quand le curé et sa nièce eurent disparu avec le sacristain, cet homme-là, si je restais ici huit jours, ferait de moi un enfant de chœur. C'est dommage que je n'aie rien à dire à Rome, car je le nommerais d'emblée cardinal d'état-major !

Rafael et Diégo sourirent, et marchant côte à côte, ils prirent la direction du moulin. Le sergent Robreno venait derrière eux, en repassant en sourdine son répertoire picaresque.

X

L'EXPLICATION.

Assis autour de la table, le curé, Roch et Marie restaient muets et absorbés dans leurs pensées. Le vieillard songeait aux moyens d'empêcher le départ de Diégo. C'était aussi ce départ qui préoccupait et désespérait la jeune fille. C'était encore ce départ qui faisait rêver le sacristain. Mais chacun d'eux, tout en ayant sur les lèvres le même nom, celui du fils de l'alcade, envisageait la situation faite à Diégo par la rigueur de son père sous un aspect différent.

Pour l'abbé Juan, il n'y avait qu'un remède au mal, qu'un moyen de conjurer le danger imminent, c'était d'agir, de faire une dernière tentative auprès de Gaspard et, en cas d'un nouveau refus, de recourir à l'aide d'autrui pour réunir promptement la somme nécessaire à l'achat d'un remplaçant. C'était le côté positif de la question, et le seul qu'aux yeux du prêtre il y eût pour le moment à considérer, sans cesser pourtant de compter sur la miséricorde divine.

Pour Marie, le véritable obstacle était l'opiniâtreté de Diégo lui-même. La pauvre enfant, bonne et vertueuse comme elle l'était, ne pouvait concevoir qu'un père résistât aux larmes,

aux prières, au repentir de son fils. A vrai dire, les dernières paroles de son fiancé lui laissaient peu d'espoir de le décider à se soumettre. Elle savait qu'elle se heurtait à un caractère de fer, et son cœur, partagé entre l'amour et la crainte, était en proie aux plus cruelles angoisses.

Pour Roch, il y avait peut-être une autre chance de salut, plus immédiate, plus sûre que toutes celles qui se présentaient naturellement à l'esprit de tout le monde. Cette chance de salut, il se la définissait encore d'une manière vague, mais plus il s'abîmait dans ses réflexions, plus il se persuadait que tout n'était pas perdu.

Comme ils poursuivaient ainsi le cours de leurs méditations, le timbre de la modeste pendule qui ornait la salle à manger du presbytère résonna bruyamment :

—Dix heures ! dit le curé. Ils auraient dû être ici depuis longtemps.

—Le moulin est loin, objecta Marie, comme pour excuser Diégo.

—Dis plutôt que la tante Paca aime à causer, que son vin est excellent, que le sergent Robreno est en humeur de conter ses aventures ce soir, et que Rafael et Diégo ont mille choses à se dire.

—Si vous voulez vous coucher, monsieur l'abbé, dit le sacristain, je les attendrai à la porte de l'église.

—Tu as raison mon enfant ; Marie et moi nous sommes plus fatigués que toi aujourd'hui ; j'ai beaucoup veillé ces nuits-ci, et mon âge me commande le repos.

Roch prit une lanterne, l'alluma, et baisant la main du vieillard, il se dirigea vers la porte.

—Bonne nuit, monsieur le curé, dit-il, bonne nuit, Marie.

—Dis-moi, cria le curé en le voyant partir, as-tu disposé les lits pour le sergent et pour Diégo dans la sacristie ?

—Oui, monsieur le curé ; rien n'y manque.

—Bien. Prends ce livre, tu le remettras à Diégo, et tu le prieras de ma part d'en lire quelques pages avant de se coucher.

Le sacristain prit le volume des Évangiles que lui remit le prêtre.

Deux minutes après, Roch se trouvait dans la modeste chambrette qu'il occupait depuis tant d'années dans une cour de l'église. C'était une cellule d'anachorète, dont les murs blanchis à la chaux n'avaient d'autre ornement que trois ou quatre images de saints et une petite armoire suspendue à quelques crochets. Une table de bois blanc, deux chaises pailletées, un lit de sanglé, composaient tout le mobilier. Sur la table, une statuette de la Vierge et quelques livres.

Roch s'était assis, après avoir déposé la lanterne à terre. Le coude sur la table et la tête appuyée sur la main, il semblait sous le coup de la plus complète prostration. Soudain il se leva et arpenta machinalement la cellule. Ses regards tombèrent sur l'armoire, à demi saillante dans la pénombre produite par les lueurs indécises de la lanterne.

Un sourire se peignit sur ses lèvres. Il tira de sa poche une petite clef, ouvrit l'armoire, y prit un sachet de toile ; puis, après avoir poussé le verrou de la cellule et jeté autour de lui un regard inquiet, il alla se rasseoir et s'accouder sur la table.

Il ouvrit le sachet et en tira une tresse de cheveux et un petit bouquet de violettes fanées. Il les posa sur la table, et, le regard fixé sur ces objets, il se prit à pleurer.

—Elle ne m'aime point ! dit-il tout bas.

Et, saisissant le bouquet, il le respira, comme il eût fait du parfum le plus suave :

—Oher souvenir, ajouta-t-il, tu ne me quitteras jamais.

(A suivre.)